

EXTRAIT DU / EXTRACT FROM CARNET DE BÉROSE N° 7

Pour citer cet article / To cite this article

Hurel, Arnaud, 2015. « La création de l'Institut de paléontologie humaine en 1910. Une étape de la recomposition de la science de l'Homme », in Christine Laurière (dir.), *1913. La recomposition de la science de l'Homme*, Les Carnets de Bérose n° 7, Paris, Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie / BEROSE - International Encyclopaedia of the Histories of Anthropology, pp. 52-63.

URL : <http://www.berose.fr/article1820.html>

Carnet de Bérose n°7. URL : <http://www.berose.fr/article675.html>

Copyright 2015

Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie / BEROSE - International
Encyclopaedia of the Histories of Anthropology

ISBN 978-2-11-151957-2

ISSN 2266-1964

LA CRÉATION DE L'INSTITUT DE PALÉONTOLOGIE HUMAINE EN 1910

Une étape de la recomposition de la science de l'Homme

Arnaud Hurel

L'INSTITUT DE PALÉONTOLOGIE HUMAINE (IPH) est l'un des lieux mythiques des sciences de l'homme en France. Depuis des générations, dans le langage courant des préhistoriens et anthropologues français, les noms d'IPH et de musée de l'Homme sont bien souvent plus signifiants que ceux de tel ou tel département scientifique ou laboratoire du CNRS. Cela est particulièrement sensible au plan international, où ces institutions évoquent une référence, une histoire et, à tort ou à raison, une tradition intellectuelle.

L'IPH en particulier – le musée de l'Homme pâtissant sans doute d'une image troublée depuis sa fermeture pour rénovation en 2009 –, quelles que soient les réorganisations et les aléas des superstructures et politiques de la recherche en France, est demeuré un repère dans la communauté préhistorienne. Il symbolise à l'étranger une école française de préhistoire, un lieu de formation sans doute plus connu que bien des centres de recherche au moins tout aussi actifs, voire plus, entre la Libération et le début des années 1980. Pourtant, l'IPH est une institution singulière née dans des conditions particulières, en France à l'initiative d'un chef d'État étranger, le prince Albert 1^{er} de Monaco (1848-1922), et créée délibérément en marge des lieux traditionnels de la science préhistorique.

Étudier cet établissement conduit l'historien, lors de la phase préliminaire d'étude des sources primaires, à se tourner vers les archives conservées au sein même de l'IPH. Là, la plupart des fonds concernent les opérations administratives et comptables journalières. Les archives scientifiques ont subi le sort ordinaire de ces documents spécifiques pour lesquels le « chercheur-producteur [...] estime être le plus apte, plus que l'institution qui l'héberge ou le finance, à en conserver la cohérence¹ » et la propriété... La conséquence concrète de ce parti est la quasi-absence de ces papiers scientifiques pourtant liés à l'activité quotidienne des chercheurs de l'IPH, que ce soit sur le terrain ou dans leur laboratoire. Comme a pu le noter Odile Welfelé, les concepteurs de ce centre de recherche, quoique sensibles à l'idée d'anticiper les besoins futurs de l'institution – par exemple pour la conception des vastes rayonnages de la bibliothèque ou les espaces dévolus aux laboratoires –, n'ont toutefois jamais

exprimé de besoin particulier sur le plan de la documentation archivistique, que ce soit en matière de locaux de stockage, de conservateur, de consignes aux professeurs.

C'est donc en ayant recours à un jeu croisé de sources – dont les Archives du Palais princier de Monaco, du Muséum national d'histoire naturelle, du Musée d'Archéologie nationale, voire de structures *a priori* plus marginales comme la Fondation Teilhard de Chardin – qu'il est aujourd'hui possible d'atteindre à une certaine réalité de l'histoire de cet institut.

Comprendre les conditions de mise en place de l'IPH est d'autant plus nécessaire que celui-ci a marqué une étape importante dans le mouvement d'autonomisation et d'institutionnalisation des études préhistoriques et, plus généralement, dans l'émergence d'une anthropologie préhistorique fondée sur une approche ethnographique et naturaliste. Revenir sur ce moment à la fois scientifique et structurel et le restituer dans son contexte, tel est l'objectif de cette contribution à la réflexion sur « La recomposition de la science de l'homme » avant la Première Guerre mondiale.

La réalité scientifique et sociale des études préhistoriques en France au début du XX^e siècle

L'étude du passé antéhistorique de l'homme émerge puis se construit sur le plan archéologique et théorique tout au long du XIX^e siècle. Son substrat est tout d'abord naturaliste, issu de fondements conceptuels et méthodologiques nourris par la géologie et la paléontologie. Les premières classifications, d'essence paléontologique puis archéologique, sont établies après le tournant de 1859. À cette époque, Jacques Boucher de Perthes (1788-1868) obtient la reconnaissance internationale de ses travaux qui démontrent que des outils en pierre taillés par l'homme sont contemporains d'espèces animales disparues et dont seuls subsistent des ossements fossiles trouvés dans les niveaux profonds des terrasses alluviales de la Somme.

Ce succès précède de peu la découverte du site d'Aurignac (1861). Édouard Lartet (1801-1871) va en faire le modèle de la « caverne sépulcrale » de l'âge du renne², modèle que les chercheurs vont s'évertuer à trouver dans des dépôts quaternaires des grottes du Sud-Ouest, jusqu'à ce qu'Émile Cartailhac (1845-1921) et Eugène Trutat (1840-1910) appellent à renoncer à « la *poésie d'Aurignac*³ ». Les gisements de Bruniquel (1864), La Madeleine (1865), Cro-Magnon (1868), Menton (1872), en livrant un abondant matériel archéologique et des restes humains, ont été autant de stations primordiales dans cette quête. Le formidable écho de ces travaux, dans le grand public et les milieux scientifiques, stimule alors l'intérêt des archéologues et naturalistes pour la découverte du passé antéhistorique de la

vie. À travers le pays, une multitude de fouilleurs met au jour des os fossiles en abondance, un outillage lithique en nombre infini et des pièces d'art mobilier dont la beauté et le réalisme enchantent les préhistoriens, certains d'être confrontés à « l'enfance de l'art ⁴ ». Peu à peu, les Préhistoriques dévoilent leur univers matériel et intellectuel, leurs œuvres et leurs mœurs.

Passionné par l'histoire de la vie, qu'il découvre à travers l'étude scientifique des océans, Albert 1^{er} de Monaco (1848-1922) ne pouvait se tenir à l'écart de ce mouvement d'exhumation de l'homme primitif. Au printemps 1883, il se mêle aux nombreux amateurs qui exploitent les couches archéologiques des grottes de Grimaldi, ensemble de cavernes situé à proximité de Menton, à quelques kilomètres de sa principauté. Il découvre un milieu où émulation et rivalité vont de pair. En raison de la concurrence et de querelles de priorité, il se voit contraint assez rapidement d'abandonner ses fouilles. Il ne les reprend qu'en 1892. Cette fois, il s'entoure de toutes les garanties juridiques propres à lui assurer une activité paisible. Il tient aussi à faire appel à des sommités scientifiques indiscutables qui vont lui permettre d'encadrer et de crédibiliser ses recherches. L'une de ces personnalités, Marcellin Boule (1861-1942), paléontologue du Muséum national d'histoire naturelle, entre alors en scène en devenant, pour près de deux décennies, le tuteur scientifique des fructueuses prospections du Prince.

Au début du siècle suivant, le jeune abbé Henri Breuil (1877-1961) va, à son tour, rejoindre l'orbite scientifique du Prince. Cette fois, la rencontre se place sous les auspices de l'art des grottes ornées, un univers pictural et mental du Paléolithique que Breuil, avec le soutien d'Émile Cartailhac, contribue à faire reconnaître par la communauté scientifique. À la fin de l'automne 1904, le Prince décide de financer la publication des travaux de Breuil et Cartailhac sur les représentations de la grotte d'Altamira, près de Santander, et de commanditer les futures études d'art pariétal de l'abbé en Espagne. Un contrat est signé. Albert 1^{er} s'engage à « prendre à sa charge les recherches de M. l'abbé Breuil et de MM. Capitan, Cartailhac et Daleau concernant les peintures et gravures pariétales des Cavernes de l'âge du Renne ». Le projet porte sur sept « fascicules » autour de sites dont l'abbé a effectué les relevés : Altamira [Cartailhac, Breuil], Marsoulas [Cartailhac, Breuil], Font-de-Gaume [Louis Capitan (1854-1929), Breuil], Teyjat, Bernifal, La Calévie, La Grèze [Capitan, Breuil], Les Combarelles [Capitan, Breuil], Chabot [Capitan, Breuil], Pair-non-Pair [François Daleau (1845-1927)]. *La caverne d'Altamira à Santillane près Santander (Espagne)*, par Cartailhac et Breuil, est le premier volume à paraître (1908) dans une magnifique édition de la principauté de Monaco ⁵, mettant particulièrement en valeur les planches et figures réalisées par l'abbé.

Au cours des années suivantes, avec l'aide d'assistants, Breuil multiplie les découvertes de sites à peintures et gravures en Espagne. En août 1909, un nouveau contrat est signé par le Prince au profit de l'abbé et de ses collaborateurs espagnols pour les sites de Valle, Venta de la Perra, Castillo et Hornos.

Par l'entremise de Boule et de Breuil, Albert 1^{er} est au fait des conditions et contraintes dans lesquelles se meuvent à cette époque les sciences préhistoriques. Les découvertes sont nombreuses, les chercheurs sont motivés, les connaissances s'accroissent, mais tout cela s'opère dans l'urgence, sans financement durable, sans point d'ancrage institutionnel. Fort du succès de son investissement personnel dans l'océanographie, le Prince va prendre la décision de s'investir dans la préhistoire en créant un cadre nouveau et pérenne pour ces études.

L'IPH acteur du mouvement de régulation de l'archéologie préhistorique

À l'automne 1909, Albert 1^{er} confie à Boule et à Breuil le soin de préparer un projet de centre permanent de recherche en préhistoire. Les deux hommes ont une même passion pour la préhistoire et les sciences naturelles et une même prévention à l'égard de la frange d'archéologues si prompts à amasser des collections déconnectées des réalités stratigraphiques. En revanche, au plan des personnalités et des parcours, ils sont sur bien des points dissemblables. Si l'un affiche sa double vocation, ecclésiastique et scientifique, dans une communauté préhistorienne majoritairement matérialiste, l'autre ne cache ni son agnosticisme ni son sens des hiérarchies et légitimités académiques.

Le 23 juillet 1910 est enregistré l'acte constitutif d'une fondation « Institut de paléontologie humaine » (IPH) ayant pour but « le progrès de la Science sur toutes les questions relatives à l'origine et à l'histoire de l'homme fossile ». Le Prince dote ce nouvel établissement d'un important capital et lance la recherche d'un terrain à Paris pour y faire construire le futur siège. L'objet de cette structure dépasse la seule histoire naturelle de l'Homme, telle qu'elle est envisagée au Muséum, au profit d'une préhistoire quaternaire globale, y compris dans sa dimension ethnographique. Cette vocation large et pluridisciplinaire est matérialisée par les intitulés des chaires d'enseignement qui sont créées (anthropologie préhistorique, ethnographie préhistorique, géologie appliquée à la préhistoire) et par les compétences propres du directeur, Boule, en géologie et paléontologie.

L'IPH souhaite devenir le principal centre de diffusion français de la connaissance en préhistoire. Même s'il met en valeur des thématiques récentes (art pariétal paléolithique, complexité des cultures paléolithiques), thèmes de recherche de Breuil, l'IPH n'est pas porteur d'une révolution conceptuelle.

Son ambition repose davantage sur une rupture fonctionnelle, à l'égard des usages et des méthodes de la communauté des préhistoriens, au profit d'une rationalisation et d'une centralisation d'activités jusque-là éparpillées. La nouvelle institution se démarque des lieux traditionnels où la préhistoire s'est construite, qu'il s'agisse de la Société d'anthropologie de Paris et de ses établissements satellites ou de la Société préhistorique française⁶. Loin d'être un malentendu, cette attitude délibérée exprime une récusation de ces sociétés savantes, c'est-à-dire de leurs positionnements scientifiques tout autant que de leurs modes de fonctionnement. Celles-ci vont, elles aussi, adopter une posture de rejet, voyant dans la création de l'IPH un nouveau coup porté par les « savants officiels » aux laborieux et désintéressés « amateurs »⁷. De fait, sur ce plan précis, l'institut se présente comme une victoire du parti institutionnel, incarné au sein de l'IPH par Boule, René Verneau (1852-1938), professeur d'anthropologie du Muséum, et Salomon Reinach (1858-1932), conservateur du Musée des Antiquités nationales, qui souhaitent une régulation de l'activité des préhistoriens, fondée sur un encadrement législatif et réglementaire dans une perspective à la fois patrimoniale et scientifique⁸.

Au quotidien, l'IPH entend profiter de son indépendance financière et institutionnelle en assumant l'ensemble de la chaîne de construction du savoir, de la fouille jusqu'à la diffusion des connaissances. Il choisit un positionnement complémentaire d'autres institutions. En excluant de son champ d'action la constitution de vastes ensembles de collections patrimoniales, il n'entre pas en concurrence avec le Muséum, qui fonde sa recherche sur ses propres collections et ne mène pas d'opérations de terrain. De même, en tant qu'institution privée, l'IPH n'est pas contraint par les règles académiques de recrutement de ses cadres. En s'affichant comme un centre de recherche menant ou finançant par l'intermédiaire de correspondants des campagnes de prospection et de fouilles, il se démarque également du Musée des Antiquités nationales, qui ne fait pas de recherches et ouvre ses galeries au grand public.

Fondation de droit français implantée à Paris, l'IPH s'inscrit toutefois explicitement dans une dimension internationale, par son fondateur, son personnel, ses relations avec d'autres institutions, ses missions, l'accueil de chercheurs étrangers et par la composition de son comité de perfectionnement. Ce conseil scientifique comprend douze membres, choisis sans distinction de nationalité, dont au plus huit peuvent être des étrangers. Au printemps 1911, le premier comité de perfectionnement est officiellement constitué. Placé sous la présidence du Prince, il est composé de Reinach, Verneau, Boule, Cartailhac, Capitan, l'anthropologue suédois Gustaf Retzius (1842-1919), le géologue et paléontologue Arturo Issel (1842-1922) de Gênes, l'ethnologue Felix Von Luschan (1854-1924) – président de la

Deutsche Anthropologische Gesellschaft, directeur du *Museum für Völkerkunde* de Berlin, titulaire de la chaire d'anthropologie de l'université de Berlin –, le préhistorien autrichien Moriz Hoernes (1852–1917), le zoologue anglais Sir Edwin Ray Lankester (1847-1929), le chanoine Léonce de Villeneuve (1858-1946) – chapelain du palais princier et bibliothécaire⁹.

Dès le 16 novembre 1910, le Prince sollicite du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts la reconnaissance d'utilité publique de la fondation¹⁰. Le même jour, sous sa présidence, il réunit le premier conseil d'administration de l'IPH. Il est composé de six membres de nationalité française : Paul Dislère (1840-1928), président de la section de l'intérieur au Conseil d'État et spécialiste des questions juridiques coloniales, Salomon Reinach, Marcellin Boule, René Verneau, Ernest Meyer (1859-1940), maître des requêtes au Conseil d'État, et Louis Mayer (1867-1941), conseiller privé du Prince. En janvier 1911, le bureau est constitué autour du Prince avec Dislère comme premier vice-président, Reinach deuxième vice-président et Mayer, en tant que secrétaire-trésorier, est chargé de représenter l'institut dans tous les actes de la vie civile. Le conseil d'administration est responsable de la direction administrative et financière de l'IPH. Il choisit le personnel scientifique, sur la proposition du comité de perfectionnement. Boule est nommé directeur. Breuil et son collègue allemand l'abbé Hugo Obermaier (1877-1946) deviennent professeurs, respectivement d'ethnographie appliquée à la préhistoire et de géologie. La création de l'IPH est une chance unique pour eux qui, de par leur condition de prêtres préhistoriens, ne pouvaient espérer d'emploi scientifique dans une société et une université laïcisées. L'anthropologie est confiée à Verneau. Henri Neuville (1872-1946), zoologiste, préparateur de la chaire d'anatomie comparée du Muséum et membre du cabinet scientifique du Prince, est désigné secrétaire de l'institut à la fin de l'année 1911.

Vivre et survivre

La création de l'IPH est un tournant dans l'investissement d'Albert I^{er} au profit des sciences préhistoriques. La construction à Paris d'un vaste bâtiment pour cet institut entre 1912 et 1914, que le Prince présente comme un « temple de la science », exprime l'ambition du projet. Grâce aux compétences et aux moyens dont il dispose dans ses actions, le centre de recherche devient une référence et un modèle pour d'autres pays. Dès la fin du gros œuvre du chantier de construction, les animateurs de l'IPH se mettent en quête de pièces pour les salles des collections de détermination. À titre d'instrument de travail, plusieurs séries d'ossements d'animaux sont acquises dont spécialement

l'importante collection du professeur Ettore Regalia (1842-1913) de Gênes. Sur le terrain, les professeurs se sont tout de suite mis au travail en France et en Espagne en ouvrant des fouilles et en animant un réseau de correspondants et d'informateurs locaux. Le site du Castillo permet de mettre en avant la dimension naturaliste et stratigraphique de l'institut – par opposition aux aspects typologiques privilégiés par Gabriel de Mortillet (1821-1898) et ses successeurs – grâce à un dépôt fort d'une séquence où se succèdent presque toutes les cultures du Paléolithique. Le chantier débute en 1909 sous la direction d'Obermaier. Il prendra fin en 1914. La richesse archéologique du gisement et la volonté d'en faire une espèce de vitrine des méthodes et moyens de l'IPH transforment l'entreprise en chantier-école international où viennent se former de jeunes archéologues comme, en 1913, Miles Crawford Burkitt (1890-1971) maître-assistant à la faculté d'archéologie et anthropologie de Cambridge et l'anthropologue américain Nels Christian Nelson (1875-1964) de l'*American Museum of natural history*. L'IPH prend aussi le relais du Prince dans son soutien aux travaux de Breuil sur l'art pariétal paléolithique. Il l'accompagne également dans la « bataille aurignacienne » dont l'enjeu se situe dans le retour à une approche stratigraphique des gisements propice à mettre au jour la complexité des cultures paléolithiques¹¹.

Le démarrage des activités de l'IPH est un succès que le déclenchement de la Première Guerre mondiale vient assombrir. Dans les premières semaines de la guerre, les scientifiques sont particulièrement mortifiés par deux événements : la destruction volontaire de la bibliothèque de l'université de Louvain (25-26 août 1914) et le bombardement de la cathédrale de Reims (19 septembre 1914). Dans la foulée, une large diffusion est donnée en France à l'appel de 93 intellectuels allemands, « *Aufruf an die Kulturwelt* » (Appel au monde civilisé)¹². Ce texte dénie aux membres de la Triple-Entente le monopole d'une guerre de défense de la civilisation européenne et, « l'armée allemande et le peuple allemand ne [faisant] qu'un », justifie l'action des troupes allemandes et la politique de Guillaume II¹³. Parmi les signataires figurent des noms proches de l'anthropologie et de l'archéologie, dont le biologiste Ernst Haeckel (1834-1919) et les archéologues Theodor Wiegand (1864-1936), Friedrich von Duhn (1851-1930), Johann Jacob de Groot (1854-1921). La violence des opérations militaires allemandes, qui n'épargnent ni les civils ni les monuments ni la neutralité belge, tout comme le soutien de leurs confrères aux troupes et à l'empereur choquent les savants français et légitiment d'autant leurs propres ardeurs patriotiques.

Contrairement aux chercheurs issus des sciences fondamentales, qui souvent participent directement à l'effort de guerre par leurs recherches, ceux des sciences humaines et notamment les

archéologues ne peuvent y contribuer par leurs travaux. Ainsi, « tandis que les étudiants mouraient au combat, leurs professeurs étayaient de leurs travaux les élans patriotiques ¹⁴ ». Les plus en vue jouent les va-t-en-guerre, comme Camille Jullian (1859-1933) dans ses leçons faites au Collège de France de 1914 à 1919 ou comme Breuil, lors de ses séjours en Espagne, dans ses conférences patriotiques et ses missions au service du bureau naval à Madrid. Dans les sociétés savantes, les temps sont à l'exclusion. Dès le 1^{er} octobre 1914, sur la proposition du préhistorien Émile Rivière (1835-1922), la Société d'anthropologie de Paris condamne « les violations du droit et des principes de l'humanité commises par les armées ennemies » et exclut ses membres associés et correspondants allemands et autrichiens. Adrien de Mortillet (1853-1931) obtient même que les radiés soient remplacés par des scientifiques belges ¹⁵. À son tour, le bureau de la Société préhistorique française, dans sa séance du 22 octobre 1914, arrête ce qu'elle estime être une « mesure de salubrité générale » : elle décide « à l'unanimité moins une voix de bannir ses membres de nationalité allemande ou austro-hongroise » ¹⁶.

L'IPH ne peut espérer rester à l'abri de la catastrophe. Le personnel et les membres des instances encore en âge d'être mobilisés sont appelés à servir le pays, au front ou à l'arrière. Le Prince, qui jusqu'au dernier moment a tenté de convaincre son ami Guillaume II de ne pas entrer en guerre, a pris le parti des Alliés. Dès le mois d'août 1914, il met à la disposition du gouvernement français l'Institut océanographique, l'IPH et « l'usage de la télégraphie sans fil à bord de son yacht l'Hirondelle ». Apprenant le bombardement de Reims, il adresse une dépêche au président de la République française dans laquelle il dénonce « l'acte criminel accompli à Reims par l'ennemi sauvage de la France [qui] est une provocation au monde civilisé. Il caractérise une armée, une nation et un règne. J'en suis aussi consterné que le meilleur des Français » (*Journal de Monaco*, 22 septembre 1914). À l'automne, l'IPH, sollicité par la Croix-Rouge, autorise le principe de l'installation dans ses locaux d'un poste de secours destiné aux grands blessés.

Boule s'engage par la plume et dénonce une guerre qui « décime la fleur de l'humanité, plonge dans le deuil des millions d'innocentes victimes, accumule les ruines, paralyse les plus nobles labours, jette à la civilisation le plus insolent défi ¹⁷ ». Pour lui, ces combats trahissent une faillite anthropologique et l'attitude de l'Allemagne relèverait d'une forme de régression évolutive :

L'évolution allemande présente donc deux aspects : un aspect progressif d'ordre purement matériel, un aspect régressif, d'ordre spirituel et moral. Ce dernier correspond à un retour, à une chute vers la sauvagerie des origines ¹⁸.

Les deux professeurs sont eux aussi directement concernés. Breuil, originellement exempté pour raison médicale, finit par être incorporé. Toutefois, la guerre ne perturbera pas trop son activité scientifique et il va réussir à traverser le conflit tout en poursuivant ses recherches¹⁹.

En ce qui concerne Obermaier, lorsque l'Allemagne déclare la guerre à la France, le 3 août 1914, il se trouve en Espagne avec son assistant l'Alsacien Paul Wernert (1889-1972). Quelques jours plus tôt, au Castillo, ils ont accueilli le Prince faisant escale à Santander (18-23 juillet). Le déclenchement du conflit bloque en Espagne ces deux citoyens allemands qui ne peuvent trouver refuge en France et ne souhaitent pas regagner l'Allemagne. Leur situation se complique encore lorsque l'IPH suspend le versement du traitement de son personnel. Isolé et à court d'argent, Obermaier rejoint le Musée d'histoire naturelle de Madrid pour y donner des cours de géologie quaternaire. De son côté, Breuil se démène, parfois maladroitement, pour aider son ami. Il finit par obtenir le versement des traitements échus des professeurs mais cela ne règle que très provisoirement la situation particulière d'Obermaier, dont la présence au sein de l'IPH apparaît de moins en moins tenable, voire souhaitée. Le 8 janvier 1915, le conseil d'administration statue sur son cas :

Bien que Obermaier n'ait pas répondu à la mobilisation de son pays, le conseil, en rendant hommage à la fois à ses qualités de savant et aux sentiments qu'il a toujours témoignés à la France, est unanime à penser qu'il ne peut plus faire partie du personnel enseignant de l'Institut de paléontologie humaine. Notification lui en sera faite par les soins du directeur qui lui fera savoir en même temps que, conformément à la loi réglant les relations entre les belligérants, son traitement ne lui sera plus servi²⁰.

La rupture intervient à un moment charnière alors qu'une nouvelle archéologie espagnole, profitant de la guerre, accélère son mouvement d'émancipation à l'égard des interventions étrangères sur son territoire, et spécialement françaises. En effet, depuis 1912, l'Espagne développe ses structures scientifiques et administratives pour protéger et valoriser son archéologie et certains de ses cadres supportent de moins en moins ce qu'ils considèrent comme une forme intolérable d'appropriation de son patrimoine national²¹.

Conclusion

La Première Guerre mondiale marque l'échec du projet d'un institut international de recherche. Les idéaux fondateurs n'ont pas tenu face aux réalités nationales et géopolitiques. L'exclusion du

professeur Obermaier et la réforme statutaire de 1924, qui réduit le nombre des membres du comité de perfectionnement, dont au plus trois étrangers, actent ce reniement des principes originels. Au-delà du revers de l'internationalisme de l'IPH, c'est également celui de l'utopie d'une science préhistorique sans frontières qui avait présidé à la fondation des Congrès internationaux d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques en 1865. Dans ses opérations internationales, spécialement en Espagne, l'action de l'IPH était engagée sur une voie asymétrique et non sur une véritable coopération scientifique d'égal à égal entre savants et structures. L'émergence d'une conscience patrimoniale nationale rend difficile, voire impossible, ce type de *collaborations*, surtout au moment où la neutralité de l'Espagne exacerbe l'identité nationale et favorise un temps de prospérité économique et intellectuelle. Après la guerre, jamais l'IPH ne retrouvera de pays où développer de façon pérenne une telle activité scientifique. Le soutien apporté à partir de 1923 aux missions paléontologiques du père Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) en Chine ne pourra faire oublier l'époque des succès espagnols.

La période entre les deux guerres mondiales est marquée pour l'IPH, surtout après le décès en 1922 du Prince son protecteur et mécène, par une succession de difficultés financières qui conduisent à une baisse drastique de l'activité. Jusqu'à l'élection de Breuil au Collège de France en 1929, que l'abbé apprécie comme l'opportunité de s'émanciper de la fêrule de Boule, le quotidien scientifique de l'institut repose essentiellement sur les travaux de Breuil. Celui-ci et, dans une moindre mesure, son directeur, Boule, personnalisent l'IPH qui continue d'être une référence internationale accueillant et formant de nombreux chercheurs étrangers. La fin de la Seconde Guerre mondiale ouvrira en France une nouvelle ère pour les sciences préhistoriques. Cette recomposition repose alors sur un cadre d'exercice tout autre dans lequel la puissance publique assume l'intégralité de la chaîne opératoire de la connaissance archéologique (réglementation et financement des fouilles, reconnaissance académique de la préhistoire, recrutement des chercheurs, tutelle scientifique du CNRS) au détriment des initiatives privées, du type de l'Institut de paléontologie humaine, et des « amateurs » des temps de fondation.

NOTES

1. Odile Welfelé, « L'hapax de l'archivage scientifique. Illusion, réalité temporaire ou système organisé ? », in Henry de Lumley & Arnaud Hurel (dir.), *Cent ans de préhistoire. L'Institut de paléontologie humaine*, Paris, CNRS Éditions, 2011, p. 131. ❧
2. Édouard Lartet, « Nouvelles recherches sur la coexistence de l'homme et des grands mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière période géologique », *Annales des sciences naturelles*, 4^e série, Zoologie, t. 14, 1861, p. 177-253. ❧
3. Émile Cartailhac, « Un squelette humain de l'âge du renne à Laugerie-Basse (Dordogne) », *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse*, t. 6, 1872, p. 207. ❧
4. Gabriel de Mortillet, « L'art dans les temps géologiques », *Revue scientifique*, 2^e série, t. 12, 1877, p. 890. ❧
5. Le livre porte la date de 1906, année de préparation des premiers cahiers. ❧
6. De façon symbolique, aucun responsable de l'IPH ne se rendra à la grande fête de la reconnaissance d'utilité publique de la Société préhistorique française du 23 novembre 1910. ❧
7. Arnaud Hurel, « L'Institut de paléontologie humaine de la Belle époque à la Seconde Guerre mondiale. Origines, fondateurs et vie d'une institution scientifique unique en son genre », in Henry de Lumley & Arnaud Hurel (dir.), *Cent ans de préhistoire. L'Institut de paléontologie humaine*, Paris, CNRS Éditions, 2011, p. 24-30. ❧
8. Ce sera d'ailleurs ressenti comme cela par les opposants au projet de loi sur les fouilles préhistoriques de 1910. Arnaud Hurel, *La France préhistorienne de 1789 à 1941*, Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 179-204. ❧
9. Le comité de perfectionnement, qui devait être l'instance essentielle de la vie scientifique de l'IPH, ne va se réunir pour la première fois que le 23 février 1923 et dans une composition plus nationale qu'internationale. ❧
10. L'Institut est reconnu d'utilité publique et ses statuts approuvés par décret du président de la République en date du 15 décembre 1910. ❧
11. Noël Coye, *La préhistoire en parole et en acte. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1830-1950)*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 239-254. ❧
12. Document initialement publié dans le *Berliner Taggeblatt* puis repris en français dans *Le Temps* (13 octobre 1914) et la *Revue scientifique* (14 novembre 1914). ❧
13. « Ceux qui s'allient aux Russes et aux Serbes, et qui ne craignent pas d'exciter des mongols et des nègres contre la race blanche, offrant ainsi au monde civilisé le spectacle le plus honteux qu'on puisse imaginer, sont certainement les derniers qui aient le droit de prétendre au rôle de défenseurs de la civilisation européenne. » ❧
14. Christophe Prochasson & Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, Éditions La découverte, coll. « Textes à l'appui / L'aventure intellectuelle du XX^e siècle », 1996, p. 185. ❧
15. Collectif, « 1104^e séance – 1^{er} octobre 1914 », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, VI^e série, t. 5, 1914, p. 385-386. ❧

16. Marcel Baudouin, « Rapport de M. le Secrétaire général sur la Situation morale et la gestion du Conseil d'Administration en 1914 de la Société préhistorique française », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 12, 1915, p. 37. ❧
17. Marcellin Boule, « La guerre », *L'Anthropologie*, t. 25, 1914, p. 575. Texte que l'on retrouvera dans une nouvelle version, sous le titre « La guerre et la paléontologie » (p. 33-45), dans un ouvrage collectif des scientifiques français sous la direction de Gabriel Petit (1870-1945), professeur à l'école vétérinaire d'Alfort, *Les Allemands et la Science*, préface de M. Paul Deschanel. Opinions de MM. Arsène Alexandre, Ernest Babelon, Maurice Barrès, Marcellin Boule, Émile Boutroux, A. Chauffard, A. Chauveau, Paris, F. Alcan, 1916. ❧
18. *Ibid.*, p. 578. ❧
19. Arnaud Hurel, *L'abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2011, p. 227-249. ❧
20. Registre des délibérations du conseil d'administration, 8 janvier 1915, AIPH. ❧
21. José Maria Lanzarotte, *Prehistoria Patria. National identities and europeanisation in the construction of prehistoric archaeology in Spain (1860-1936)*, thèse de doctorat d'histoire et civilisation, Institut universitaire européen, Florence, janvier 2012, p. 237-400. ❧

1913 La recomposition de la science de l'Homme



Sous la direction de **Christine Laurière**

7

Les Carnets de Bérose

SOMMAIRE

POURQUOI 1913 ? Avant-propos 6
Daniel Fabre

1913, LA RECOMPOSITION DE LA SCIENCE DE L'HOMME. Introduction 13
Christine Laurière

Première partie

L'EFFERVESCENCE INSTITUTIONNELLE DES ANNÉES 1910

ENTRE SCIENCES DE L'HOMME ET SCIENCES DE LA NATURE. Reconfigurations intellectuelles 40
de la préhistoire à la veille de la Première Guerre mondiale
Nathalie Richard

LA CRÉATION DE L'INSTITUT DE PALÉONTOLOGIE HUMAINE EN 1910. Une étape de la 52
recomposition de la science de l'Homme
Arnaud Hurel

QUAND L'ETHNOGRAPHIE DÉFIE L'ANTHROPOLOGIE. Le tournant manqué du Musée 64
d'Ethnographie du Trocadéro
Fabrice Grognet

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ANTHROPOLOGIE (1910-1958), UN LONG FLEUVE TRANQUILLE ? 89
Vie et mort d'une société savante au service de l'ethnologie
Christine Laurière

Deuxième partie

DU CÔTÉ DE L'ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

UNE SCIENCE COLONIALE INUTILE ? Pratiques anthropométriques et colonisation 112
au début du xx^e siècle
Emmanuelle Sibeud

RÉFLEXIONS SUR LA DÉCADENCE DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS 132
Jean-Claude Wartelle

Troisième partie
DU CÔTÉ DES DURKHEIMIENS

HENRI HUBERT ET LES PERSPECTIVES SOCIOLOGIQUES MISES EN ŒUVRE AU MUSÉE DES ANTIQUITÉS NATIONALES <i>Christine Lorre</i>	144
MENTALITÉ PRIMITIVE ET PRÉPARATION DE L'IMPRÉVISIBLE. L'engagement jaurésien de Lévy-Bruhl pendant la guerre <i>Frédéric Keck</i>	156
SOCIOLOGIE ET LINGUISTIQUE. Penser la relation entre langue et société <i>Jean-François Bert</i>	167

Quatrième partie
PENSER LES RELIGIONS PRIMITIVES

LE TOTÉMISME HIER. Obsessions naïves d'un débat anthropologique <i>Frederico Delgado Rosa</i>	178
SCIENCE DE L'HOMME OU « SCIENCE DE DIEU » ? Révélation primitive et formes élémentaires du religieux <i>André Mary</i>	196
ÉMILE DURKHEIM, SIGMUND FREUD, RUDOLF OTTO. Dialogues sur l'altérité <i>Marcello Massenzio</i>	223
Bibliographie générale	235
Les auteurs	258



UNE COLLECTION DU LAHIC ET DU DÉPARTEMENT DU PILOTAGE DE LA RECHERCHE
ET DE LA POLITIQUE SCIENTIFIQUE
Direction générale des patrimoines, Ministère de la Culture

DIRIGÉE PAR DANIEL FABRE ET CLAUDIE VOISENAT



COMITÉ DE LECTURE

Arnaud Dhermy
Giordana Charuty
Nelia Dias
David Hopkin

Jean Jamin
Fanch Postic
Nathalie Richard
Françoise Zonabend

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Annick Arnaud

Les manuscrits doivent être adressés au Lahic
11, rue du Séminaire de Conflans 94220 Charenton-Le-Pont
Tél : 01 40 15 76 20 – Fax : 01 40 15 76 75
e-mail : claudie.voisenat@cnrs.fr